

Andrew Ridker

Les Altruistes

traduit de l'anglais (États-Unis)

par Olivier Deparis

La traduction des extraits du poème « Heritage »,
de Countee Cullen, est celle de Léopold Sédar Senghor
(in *Poésie* 45, N° 23, Paris, Seghers, février-mars 1945).

Titre original : *The Altruists*

© 2019, Andrew Ridker

© 2019, Éditions Payot & Rivages

pour la traduction française

Pour Paul et Susan Ridker

Parmi les animaux, nous sommes l'aberration :
le manque nous asservit,
nous envoie courir en haillons de tulle, mais sans nous dire
où sont enfouis le gland ou l'os.

Mary Jo Bang, « Apologie du manque »

– Tu viens, hein ?

Maggie connaissait Emma depuis l'époque des appareils dentaires. La fille gauche qui avait joué du saxophone dans l'orchestre de jazz de leur lycée avec assez d'enthousiasme pour rendre cet instrument supportable – et, avec lui, le jazz – était à présent en deuxième année de droit. Une dizaine de ses camarades de promo étaient rassemblés dans son salon, un bras enroulé autour d'un compagnon ou d'une compagne, ou les mains plantées d'un air confiant sur les hanches. Sur le plan de travail de la kitchenette, des bouteilles de vodka à anse, ornées d'un insigne en verre dépoli, côtoyaient des bidons de Simply Orange. Maggie était sûre de connaître la chanson qui emplissait l'appartement, mais chaque fois qu'elle était sur le point de l'identifier, un texto arrivait sur le téléphone connecté aux enceintes et le *ding* la déconcentrait.

– On te voit toujours en début de soirée, poursuit Emma, et après tu disparais comme si personne n'allait le remarquer.

– Non, c'est faux, dit Maggie.

– Eh bien, tant mieux. Parce que ce soir, on t'embarque avec nous.

Maggie serra les dents et regarda le rond de résidu orange au fond de son gobelet Solo. De l'autre côté de la pièce, un garçon tout en dents et portant des lunettes à la mode imitait quelqu'un que Maggie ne reconnaissait pas.

– Il y a beaucoup de gens intéressants ici, ajouta Emma en désignant du bras un groupe de ses camarades.

Maggie se renfrogna. Elle avait l'impression d'une mise en scène. Tout le monde était trop impeccable, trop sûr de lui. La parano l'envahit. Cette fête, ce rassemblement, dans le Lower East Side, de responsables marketing, d'analystes financiers et de presque-avocats, avait-il été organisé pour elle ? Maggie ne pouvait se débarrasser du sentiment que cet étalage d'ascension sociale avait pour but de lui faire passer un message.

– Qu'est-ce que tu sous-entends, là ?

Emma leva les bras au ciel.

– Rien !

Maggie relâcha ses épaules. Elle n'avait pas à rougir de sa situation. Travailler pour les braves gens du Queens lui permettait de payer son loyer. Sa conscience était son seul patron. La plupart des jours, il s'agissait de faire des courses, du babysitting ou des démarches administratives pour ses voisins hispano-, russo- et sinophones. Des petits boulots. En l'espace de cinq mois, elle s'était constitué un petit réseau de clients, pour la plupart des immigrants qui voyaient dans sa

citoyenneté américaine une compétence monnayable. C'était un travail gratifiant mais peu lucratif. Elle avait toujours un peu faim.

Le garçon tout en dents s'approcha d'Emma et elle.

- On parlait de Ziegler, dit-il.
- Oh là là, fit Emma. Ziegler !
- Qui est Ziegler ? demanda Maggie.
- L'un de nos profs, dit le garçon. Droit civil.
- Et le droit civil, c'est... ?
- La branche du droit privé qui traite des personnes.

Capacité, famille...

- Laisse tomber, va.

Le garçon eut l'air vexé.

- Ok, dit-il.

Emma fit les présentations.

- Elle, c'est Maggie. On était au lycée ensemble.
- Tu fais quoi, toi ? demanda le garçon en plissant les yeux.

Récemment, une Polonaise de Himrod Street avait fait appel à Maggie pour parler à son nouveau-né. Elle pouvait lui dire ce qu'elle voulait, du moment qu'elle le disait en anglais, le but étant que le bébé assimile la langue dans son subconscient en construction et la parle plus tard couramment. Mais le premier jour, dès que la mère avait quitté la pièce, Maggie était restée bloquée. Elle avait balbutié des *euuh* durant

toute la séance, paralysée au début par la nervosité puis par un sentiment de culpabilité à l'idée de gagner dix dollars de l'heure sans les mériter. « Je ne peux pas prendre votre argent, avait-elle dit à la femme à la fin de la séance. Mais je reviendrai la semaine prochaine avec beaucoup de choses à dire. Promis. »

Bon, d'accord, elle ne mourait pas de faim, mais, à vrai dire, se priver d'avoir le ventre plein lui donnait un peu l'impression d'être une sainte. Maggie gardait toujours assez d'argent sous la main pour se permettre d'en refuser et entretenir cette impression. Elle régulait scrupuleusement ses dépenses, ne consommant que ce dont elle avait besoin, ce à quoi elle estimait avoir droit. Le problème, c'est que son corps ne faisait pas la différence entre les faims subie et volontaire. Son corps, comme tous les corps, ne connaissait que la faim tout court – la carence alimentaire, pas la posture idéologique – et, logiquement, elle avait perdu du poids. Trois kilos en deux ans. Ce qui n'était pas rien pour un petit gabarit.

C'était agréable au début, cette sensation permanente de légèreté et de flageolement. Elle parcourait les rues de Ridgewood, les oreilles remplies d'un léger tintement qui brouillait les frontières de sa conscience, jusqu'à ce que les crampes d'estomac deviennent trop violentes. Elle s'était inquiétée après s'être évanouie dans un nuage de cinq saveurs derrière le Hong Kong Super Buffet, lorsque ses jambes

s'étaient dérobées sous elle. Au premier semestre de sa première année à la Danforth University de Saint Louis, Maggie avait suivi durant deux semaines le cours « Introduction à la philosophie : Fondements de la pensée occidentale », avant de l'abandonner pour quelque chose de moins théorique – assez longtemps pour apprendre le terme de *problème corps-esprit* mais pas sa signification. À présent, elle avait l'impression d'éprouver sinon *le* problème corps-esprit, du moins *un* problème corps-esprit. Son corps formulait ses propres exigences, tandis que la partie d'elle-même qui faisait d'elle Maggie – le « moi », supposait-elle – semblait flotter au-dessus comme un ballon d'hélium retenu par une ficelle.

Emma agita la main devant son visage.

– Maggie ? Brian t'a posé une question.

Poids à part, Maggie ressemblait beaucoup à sa défunte mère. Elle avait les cheveux de Francine Klein Alter, d'un brun roux et qui frisaient facilement, et, comme elle, une subtile nuée de taches de rousseur sur l'arête du nez. En revanche, contrairement à Maggie, qui était menue, sa mère avait été costarde. Pas grosse, ni boulotte, mais d'une densité dégageant une grande force morale. De son père, avec qui elle rejetait toute ressemblance, Maggie avait hérité un front partiellement proéminent, un crâne façonné par un esprit incapable de se décider.

– Elle va bien ? demanda Brian, le garçon.

– Il faut que tu manges quelque chose, dit Emma. Je dois avoir des tortillas quelque part.

Maggie la repoussa de la main.

– Non, non. Ça va.

– T'es sûre ?

Elle acquiesça. Elle avait un peu la tête qui tournait, c'est tout.

– Certaine.

– Bon. Alors rassemble tes affaires. On part dans dix minutes.

– On va où ?

– On sort.

Maggie jeta un regard circulaire. Toutes les cinq minutes, quelqu'un s'excusait et quittait un groupe pour en rejoindre un autre, ce qui, peu de temps après, provoquait généralement un nouveau départ là où cette personne était allée. Les groupes ne cessaient d'évoluer tout en gardant la même taille, comme s'ils obéissaient à des mouvements de thermodynamique sociale auxquels Maggie trouvait un caractère artificiel et aliénant.

– C'est bien le problème, dit-elle. Tout le monde ici n'arrête pas d'aller d'un endroit à un autre.

– De quoi tu parles ? On va dans un bar. Tous ensemble.

Maggie haussa les sourcils.

- Ne m'inclus pas dans ce « tous ».
- Il n'y a que des gens super sympas, ici, soupira Emma.

Et intelligents !

Elle donna un coup de coude à Brian et ajouta :

- Brian est un génie.

Maggie secoua la tête.

- Je ne peux pas.
- Mags... C'est mon anniversaire...

Emma eut un sourire désespéré :

– Tu me connais depuis plus longtemps que tous ceux qui sont ici. Tu veux bien faire un effort ? Rien que cette fois ? Pour moi ?

Maggie était flattée – était-elle vraiment celle qui connaissait Emma depuis le plus longtemps, et donc le mieux ? –, mais elle savait déjà comment allait tourner la soirée. Elle allait prendre un cocktail à seize dollars et passer le reste du temps à regretter cette dépense en endurant des conversations sur la difficulté comparée des première et deuxième années de droit, tout en refusant des verres offerts par des garçons au fort pouvoir d'achat et tous vêtus de la même chemise bleue.

- Désolée, dit-elle. Je ne peux pas venir.

Le sourire d'Emma se fit oblique.

– Tu peux, mais tu ne veux pas. Tu n'es pas obligée de te rendre les choses si pénibles, tu sais. La vie n'est pas forcément si difficile.

Mais Emma se trompait. La vie *était* difficile, pour presque tout le monde, et ceux pour qui elle était facile se devaient de s'imposer des difficultés afin de ne pas pourrir de l'intérieur. S'il y avait un spectacle qui insupportait Maggie, c'était celui de nantis dépensant sans compter.

Tout à coup, un vertige la prit. Elle se sentit mal. Dans la pièce, la musique commença à se déformer. Les autres entendaient-ils cela ? Une goutte de sueur tomba dans son gobelet. Elle tendit la main vers l'épaule d'Emma, mais ses doigts n'arrivèrent jamais à destination.

Elle n'aurait pas dû sauter le déjeuner, elle le savait, mais Maggie mit ce nouvel évanouissement sur le compte des mauvais traitements qu'elle subissait de la part d'un garçon de douze ans.

Deux fois par semaine, elle rendait visite à Bruno Nakahara dans l'appartement de ses parents, officiellement pour aider son frère et lui à faire leurs devoirs. Mais le nouvel intérêt de Bruno pour les « Mixed Martial Arts » avait fait apparaître sur le corps de Maggie une constellation d'ecchymoses, meurtrissures durement gagnées et de la couleur de la viande avariée. Il soutenait que rouer de coups

sa prof de cours particuliers était un exercice indispensable à la pratique de sa discipline.

– Lutte au sol ! avait-il crié plus tôt ce jour-là à l'arrivée de Maggie, en la renversant sur le dos.

Bien que ce petit boulot-là ne lui rapporte pas grand-chose, Maggie tolérait, acceptait volontiers, même, d'être malmenée par Bruno. Les agressions physiques auxquelles il se livrait sur elle témoignaient du don de soi exigé par le travail qu'elle effectuait. Pensez à mère Teresa, frêle et voûtée. À Gandhi et à ses côtes apparentes. Les ecchymoses de Maggie lui apportaient sa légitimité. Prouvaient sa force de caractère. Parce que c'était ça, le problème de vouloir faire le bien : on finissait toujours par prendre un coup de poing dans le ventre.

Les Nakahara habitaient un appartement confortable quoiqu'exigu. Il donnait sur ce triangle tarabiscoté de Ridgewood, dans le Queens, formé par Cypress Avenue, Myrtle Avenue et Madison Street, pavillon d'espace négatif où l'on pouvait distinguer, dans le silence du dimanche soir, certains éléments isolés du quartier : la cloche d'une église sonnante les heures, le grésillement d'une enseigne au néon. Une querelle vieille de trente ans entre un chauve et un pigeon.

– Bien bien, avait-elle grommelé en se dégageant de sous lui, avant d'entrer en boitant dans l'appartement. Je vois que nous travaillons encore sur notre problème d'agressivité.

Elle employait souvent la première personne du pluriel lorsqu'elle s'adressait aux garçons, afin d'établir un rapport d'unité et de confiance.

Le salon des Nakahara puait régulièrement le taquito ou le pizza roll brûlé, ou autre aliment surgelé que Bruno mangeait cette semaine-là, mélangé aux pets de Flower, leur labrador jaune infirme, qui s'était planté depuis longtemps dans un coin du salon pour attendre la mort. La moquette était d'un beige sale, comme la neige au bord des rues. Au-dessus du canapé de skaï marron, deux portraits trônaient côte à côte : l'un de Michael Jackson, l'autre (elle avait demandé) de Petro Poroshenko.

– J'ai pas de problème d'agressivité, rétorqua Bruno. Je souffre de TOP.

Par TOP il entendait «trouble oppositionnel avec provocation », une affection sur laquelle il s'était renseigné sur Internet.

– C'est une vraie maladie, dit-il, tu le sais très bien.

Mais la précision du diagnostique n'atténuait en rien les symptômes.

– Un trouble, corrigea-t-elle. Pas une maladie.

Durant les six mois qu'elle avait passés à ses côtés, Maggie avait vu Bruno épuiser un éventail de centre d'intérêts, parmi lesquels, pour ne citer qu'eux, les couteaux à cran d'arrêt, les concours de bouffe et la pyromanie. Si le MMA, du point de

vue de Maggie, n'était guère plus qu'un prétexte pour boxeurs dérangés de s'affranchir des éléments philosophiques censés faire du pugilisme un « sport de gentleman », elle s'entêtait à placer cette activité au-dessus des autres. Celle-là était après tout sportive et produisait des effets tangibles. Le fruit des efforts de Bruno s'affichait à présent jusque sur le corps de Maggie.

– J'ai fini mes devoirs, lança Alex depuis la table de la cuisine, sa voix tintant comme une cloche de concierge.

Contrairement à Bruno, boule de muscles aux membres renflés et resserrés au niveau des articulations comme ceux des animaux de ballons sculptés, son frère était un enfant chétif et filiforme, à la peau claire et aux cheveux noirs de jais.

– Si tu as terminé, tu peux faire ton MathBlast. Et Bruno, s'il te plaît, retire immédiatement ce qui est en train de fumer dans le four.

Maggie défit la boucle de poitrine de la sangle de son sac, qui tomba, avec une pluie de cliquetis de fermetures Éclair, sur la moquette. Libérée, elle s'appliqua alors à corriger l'apparence de l'appartement. Ayant posé trois crayons de couleurs bien taillés près de la main dominante d'Alex, elle se glissa dans le fauteuil de Bruno pour réduire l'affichage d'une vidéo de jeu de combat et ouvrir Microsoft Word.